

## Avant-propos

Un pays magnifique, deux belles et jeunes femmes, le héros personnage central va les aimer. Il les aimera toute sa vie, le Maroc pour lui avoir donné ses plus beaux souvenirs d'enfance, les deux charmantes muses pour lui avoir fait connaître ses premiers émois.

Sous le souffle torride du Chergui, son cœur va se charger d'émotion, puis souffrir jusqu'à la rupture et le déchirement.

C'est sûrement une véritable histoire d'amours, qui chez tous ceux qui ont laissé une part d'eux-mêmes de l'autre côté de la « grande bleue » va réveiller un sentiment d'amertume et de nostalgie, mais surtout je l'espère, faire renaître dans leur âme blessée le doux et simple bonheur des jours ensoleillés en les faisant revivre au-delà de simples souvenirs, comme un retour aux sources enrichissant et inéluctable.

Pour ceux qui dans ces lignes vont en partie se reconnaître, j'implore leur compréhension et leur pardon si, au détour d'une phrase ils se sentent offensés ou incompris.

Stan est sûrement un jeune homme tourmenté, arrogant, au caractère égocentrique, mais il ne fait aucun doute qu'il en est conscient, désirant certainement qu'on l'accepte tel qu'il est.

Les deux jeunes femmes de mon roman vous feront découvrir, je l'espère, l'étendue de leur courage, la force de leur volonté et la profondeur de leur générosité, toutes ces qualités que je crois liées intimement à la féminité.

Pour ma part, ressemblant à mon héros, je vous avouerai sans aucune gêne, que tant le magnifique pays de mon enfance que les beautés fascinantes des femmes ont été les principales sources de mon inspiration, sans oublier l'éternelle lumière qui a guidé si agréablement ma plume.

A tous ceux et celles que j'ai aimés

A tous ceux et celles que j'aime

**Meknes**



## Adolescence et premiers amours

Stan avançait lentement entre deux rangs de pieds de vignes. Le soleil généreux en ce début d'après midi le plongeait dans une douce et agréable torpeur. Il avait l'étrange sensation de se déplacer dans un cocon lumineux et soyeux. Au Nord du Moyen Atlas, dans ces plaines riches là où les vignobles et les vergers s'étendaient à perte de vue, il ressentait lui le simple adolescent de seize ans un agréable sentiment de quiétude.

Même si toutes les questions qui l'assaillaient restaient sans réponse, l'angoisse qui l'avait tenaillé ce matin s'était au cours de sa promenade progressivement estompée. En cet instant magique, sous l'effet de la chaleur qui l'envahissait propageant son insistante caresse sur tout son corps, il se sentait renaître. Cet indicible silence qui l'entourait entrecoupé de brefs instants par le chant des martinets et des moineaux le charmait et l'apaisait.

Il s'imprégnait avec avidité de cette luminosité incomparable. Son regard plongeait sans retenue dans ce ciel d'une pureté infinie. Il se perdait dans cette profondeur azurée comme le jeune homme qu'il devenait, aimait parfois se noyer dans les rêveries sans fin où le conduisaient ses espoirs et son imagination.

Il continuait à marcher nonchalamment. Ses pieds foulaient avec une certaine jouissance cette terre tiède aux couleurs mélangées brun et sable. Dans sa progression, les pieds de vigne semblaient l'escorter comme autant de fidèles et silencieux compagnons aux multiples bras nouveaux.

Il avait quitté la ferme après manger et ses parents devaient en cet instant, somnoler à l'ombre complice des

platanes bordant la terrasse. C'était déjà dimanche et ce week-end passé à la campagne sur invitation des Ferrand touchait à sa fin.

Marcel et Jocelyne Ferrand, le couple de gérants, étaient des amis d'enfance de ses parents. Ils s'étaient connus en Algérie dans ce petit village du littoral à proximité d'Alger où ils avaient tous vu le jour : « Castiglione ». Sa mère avait reconnu Marcel par hasard dans une boutique de chaussures de Meknes, ville où ils habitaient maintenant après avoir quitté l'Algérie pour le Maroc au début des années 50. Les retrouvailles avaient été chaleureuses et depuis ses parents étaient souvent invités à passer le week-end dans la ferme que gérait le couple.

Ces fréquents séjours lui avaient permis de découvrir cette magnifique campagne marocaine et la beauté aux multiples facettes de ses paysages qui s'étiraient tout au long des oueds déroulant leurs frises de verdure entre azur et ocre. Souvent il aimait s'abandonner à contempler ces décors merveilleux et les sens en éveil, il cherchait dans ces moments là à s'imprégner de toutes les senteurs qui s'exhalaient, libérant leurs fragrances subtiles sous la caresse brûlante du vent du Sud. Les parfums mêlés d'eucalyptus, de menthe fraîche et de fleur d'oranger venaient doucement le griser et l'incitaient à rêver.

Stan réfléchissait. Demain, il reprendrait ses cours au lycée Paul Valéry et son devoir d'anglais n'était pas terminé. Il s'interrogeait : peut être aurait-il le temps ce soir de terminer sa version ? Soudain, l'image provocante de son professeur vint le troubler. Ses longues jambes fuselées faisaient l'unanimité au sein de la population masculine de sa classe. Il supposait qu'elle s'habillait volontairement très court pour provoquer ses élèves et attirer ainsi inmanquablement leur attention. La présence persistante dans ses pensées les plus intimes de cette chair dévoilée entraînait chez lui une vague de désir incontrôlée.

Issues de son imagination fertile, des scènes sensuelles et torrides venaient le tourmenter sans qu'il puisse vraiment s'en détacher.

Sa promenade l'avait conduit à l'une des limites du champ de vigne. Il avait rejoint un chemin en terre bordé d'oliviers qui longeait un petit oued. Le murmure de l'eau lui parvenait en sourdine, accompagné du chant mélodieux des oiseaux qui s'égaillaient sans retenue dans les feuillages.

Stan avait chaud, bien qu'en cette saison il ne porta qu'un léger tee-shirt, un short en toile et des sandalettes. Le mois de mai était bien avancé et il se dit que les grandes vacances seraient bientôt là. Il eut envie de s'allonger au bord de l'oued, à l'ombre d'un eucalyptus. Il s'arrêta, s'étendit sur le dos les yeux plantés dans ce ciel sans nuage sur lequel les branches dessinaient un gigantesque moucharabieh. Il se colla tout contre cette terre chaude et parfumée. Se laissant dériver au gré de ses pensées, il rêva de nouveau aux jambes si bien dessinées de son professeur d'anglais. Bientôt le chuchotement de l'eau et le gazouillis des oiseaux s'estompèrent, ses yeux se fermèrent lentement.

En ce moment précis, juste avant de somnoler, toutes les images qui l'avaient envahi s'effacèrent, seul pendant un bref instant restait en toile de fond entre ses paupières mi-closes ce bleu lumineux et profond du ciel marocain, resplendissant en ce début d'après midi.

Huit heures. Stan comme d'habitude avait pris son vélo et avait rejoint l'établissement en pédalant doucement dans la fraîcheur matinale. C'était un moment privilégié. Christian, son meilleur ami le rejoignait en haut de la rue de Marseille devant le grand bâtiment des « Municipaux » où une rangée de palmiers, immenses sentinelles à la coiffe altière montaient la garde.

Christian le questionna.

— Et ta version Stan ?

— Je l'ai terminée hier soir répondit-il.

Les élèves s'activaient devant le lycée. Ils étaient arrivés devant la conciergerie à hauteur du garage à deux roues. Ils posèrent leurs engins et marchèrent le long de la grande allée desservant sur la droite les bâtiments. A gauche s'étendait le terrain d'athlétisme, puis plus haut on découvrait la piscine et les locaux réservés aux activités culturelles et aux loisirs : Club photo, théâtre et revue du lycée. Dans le dernier journal baptisé « Bacaragot », Stan avait lu avec intérêt un article des élèves de Terminale sur un reportage consacré au suivi d'une opération chirurgicale. Il avait également apprécié une interview du chanteur Jacques BREL qui s'était produit sur scène à Meknes la semaine précédente. Sur le ton de la confiance, ce dernier avait notamment déclaré à l'élève qui le questionnait : « A votre âge quand je pissais, je ne savais pas sur quel pied me tenir. Mais plus tard, quand on sait le faire en se tenant sur les deux pieds, on ne pisse pas plus loin »

Stan ne comprenait pas tout. Il pensait qu'en vieillissant certaines choses changeaient. Actuellement, bien que conscient de traverser une délicate période d'adolescence, il lui semblait impossible de prévoir la teneur et l'étendue

exacte du bouleversement annoncé. Sa seule certitude était de pouvoir imaginer connaître plus tard cette mutation tant attendue.

Aujourd'hui il n'était pas pressé. Il regagnait en flânant sa salle de cours en empruntant les allées fleuries et ombragées. La journée s'annonçait belle et surtout il allait revoir Sabine, sa voisine en cours de mathématiques. Sabine était la fille d'un garagiste de Fès. Elle était interne. Son visage fin encadré de cheveux blonds et ses yeux bleu clair lui donnaient un charme indéniable. Souvent elle le sollicitait pour obtenir les solutions des exercices de maths dont elle s'inspirait largement, évitant ainsi de « sécher » quelques heures sur les problèmes difficiles. En dehors de l'aide qu'il lui offrait si généreusement, Stan pensait qu'il ne la laissait pas indifférente. Quand elle le fixait, dardant sur lui son regard lumineux, il se sentait changer. Les battements de son cœur s'accéléraient et malgré l'émotion qui le gagnait, il arrivait à lui offrir un semblant de sourire.

— Salut Stan, ton week-end ?

— Comment vas-tu, Sabine ? ...pour moi ballade dans le bled et repos... Tu sais ! J'ai terminé les maths. Tu les veux ?

— J'ai commencé, mais j'ai calé sur la troisième question. Tu peux me les passer vers onze heures trente après les cours. J'aurai le temps de les recopier pour le début d'après midi... Ce soir, on se voit au foyer ?

— D'accord, on fait comme ça.

Même si Stan jouait un peu à l'indifférent, il sentait poindre en lui une légère émotion. Malgré tout, il s'efforça de garder son calme et afficha face à son interlocutrice un air faussement assuré. Christian lui fit en douce un clin d'œil complice. Stan s'abstint de tout commentaire. Quand il pénétra dans la salle de cours de français, quelques souvenirs fugaces de sa promenade dominicale au bord de l'oued vinrent brièvement lui traverser l'esprit.

Ils avaient un professeur de français très captivant. Il savait éveiller leur attention et les entraîner dans les dédales des œuvres et la vie des auteurs avec tant de chaleur et de conviction, que durant ses cours les élèves se laissaient glisser pour la plupart avec délice dans la magie des mots et l'enchaînement des pensées. La majorité des lycéens témoignait pour cet enseignant un réel intérêt.

La fin de l'après midi était arrivée. Stan rejoint Sabine à proximité du foyer. Elle l'avait déjà remercié pour son aide concernant le devoir de mathématiques, mais ce soir il avait envie de la revoir, de la sentir près de lui, de respirer son parfum délicat et frôler son corps aux formes attirantes.

Après les cours, avant le dîner, les élèves internes disposaient du foyer et pouvaient s'accorder un moment de détente en écoutant de la musique et parfois danser. Pendant les séries de slows, certains en profitaient et tentaient discrètement de flirter.

Stan se lança et Sabine accepta son invitation. Il sentait son corps bouger contre le sien, ses mains contre sa taille, ses cheveux dorés effleurant sa joue. Ses deux petits seins s'écrasèrent légèrement contre lui. Une chaleur soudaine l'envahit et remonta colorant légèrement ses pommettes. Cette réaction qu'il ne pouvait maîtriser le troublait, d'autant plus qu'il tentait vainement de la masquer à son entourage. A la fin du morceau de musique, prétextant l'heure tardive, il s'excusa auprès de sa cavalière. Après l'avoir trop rapidement saluée, il rejoignit Christian qui l'attendait patiemment devant la conciergerie.

Il était tard et il devait terminer sa dissertation. Sur le retour, vers le terrain vague longeant le mur de la caserne des Forces Armées Royales, ils allaient encore sûrement rencontrer quelques jeunes Marocains avec lesquels ils échangeraient quelques jets de pierre. C'était en quelque sorte avec un côté ludique un affrontement à distance, où tous se montraient très adroits. Il fallait estimer les trajec-